

Le pays des pierres debout

« J'aime les pays qui ont besoin d'ombre », disait mon grand-père en caressant le tronc noueux du figuier.

Enfant, je croyais que c'était un poème.

Il disait ça chaque été, quand le vent d'est faisait vibrer la lumière sur les murs de la maison. Il parlait d'un pays qui n'était ni tout à fait ici, ni tout à fait ailleurs. Un pays rêvé, ou peut-être enfoui.

Il ne précisait jamais. Il lançait sa phrase comme on jette une pièce dans un puits : pour entendre ce que ça fait dans le silence.

Je suis retourné là-bas un matin d'août, vingt ans après l'avoir quitté. Le bus m'a déposé au bord de la route, là où les chardons ont remplacé les hommes. À part le silence, rien ne m'attendait.

Les murs étaient encore là. Le toit, non. Les pierres, oui. Elles gardaient la mémoire mieux que nous. On ne s'y cogne pas deux fois sans comprendre.

Je me suis assis sur la margelle du puits. Le ciel tournait lentement autour de moi. J'ai fermé les yeux.

Et je l'ai vu.

Le vieux, avec sa casquette effilochée et ses doigts tachés de nicotine. Il portait encore ses chemises boutonnées jusqu'au cou, même en plein été. Dans sa poche, il avait toujours un galet noir, lisse comme un œuf, qu'il faisait tourner entre ses doigts quand il parlait.

Il m'a souri. « Alors ? Tu l'as trouvé, le pays ? »

Je n'ai rien répondu. J'ai eu honte.

Parce que j'avais passé vingt ans à courir après des villes qui brillent, à m'éblouir pour oublier ce que je portais dans le dos. J'ai cru que l'ombre, c'était pour les faibles. J'ai cru que le soleil effaçait tout. Mais la lumière aveugle plus qu'elle n'éclaire.

Je croyais que c'était une figure de style, son histoire d'ombre. Une sorte de maxime pour épater les touristes. Mais je comprends maintenant. Il ne parlait pas de géographie.

Il parlait d'un pays intérieur. D'un endroit que le soleil n'éclaire jamais complètement. Là où se logent les blessures qu'on ne dit pas, les silences qu'on héberge par peur de briser les choses.

Il disait que chaque homme porte son pays en lui. Et que certains ont besoin d'ombre pour que les graines y poussent.

Moi, je n'ai jamais su planter grand-chose. Ni tomates, ni souvenirs.

Mais ce matin-là, en posant ma main sur la pierre chaude de l'entrée, j'ai senti que le sol bougeait. Une taupe, ou un cœur.

J'ai marché jusqu'au figuier. Il était tordu, à moitié desséché, mais debout. Il avait résisté. Comme un dernier mot qu'on n'ose pas dire. Une excuse qu'on garde pour plus tard.

Là, j'ai creusé.

Pas très profond. Juste assez pour déterrer la boîte en fer blanc que j'y avais enterrée enfant.

Dedans, il y avait une photo en noir et blanc : mon grand-père, debout entre deux pierres, la main posée sur mon épaule. Et ce galet noir. Celui qu'il faisait tourner dans ses doigts. Je l'ai pris. Il était encore tiède. Peut-être que la mémoire chauffe aussi les cailloux.

J'ai levé les yeux. L'ombre du figuier me découpait sur la terre sèche. Elle me couvrait tout juste.

Alors j'ai compris : je n'étais pas revenu pour lui.

J'étais revenu pour moi.

Le pays qu'il aimait, ce n'était pas un lieu.

C'était ce moment précis, entre soleil et silence. Ce battement suspendu. Ce creux où l'on peut enfin poser sa fatigue, sans avoir à se justifier.

Un pays d'ombre.

Pas pour se cacher.

Pour respirer.

Il m'a fallu vingt ans pour comprendre qu'un homme ne choisit pas toujours ce qu'il aime.

Mais il peut apprendre à aimer ce dont il a besoin.

Moi, j'ai besoin d'ombre.

Et je ne suis pas le seul.